

*Snapshots – Nouvelles
voix du Caine
Prize*

℘

« Grâce à la vigueur des voix, réunies en chorale sous la baguette d'une traductrice libre et habitée par la joie de transcrire et d'écrire, l'exaltation l'emporte sur le chagrin. » Agnès Desarthe, *Le Monde des Livres*

« On est instantanément transporté dans un autre monde et saisi par la beauté de ces écritures et des histoires. » *Madame Figaro*

« Ces six nouvelles voix sont autant de chocs, émotionnels, esthétiques, littéraires. » *Transfuge*

« *Snapshots* prend le lecteur par le col, l'entraîne dans un tourbillon rageur d'événements à la fois accablants et poétiques. » Émile Rabaté, *Libération*

« Construites tout en finesse et tout en rythme, usant du langage parlé sans artifice, dans une forme libre et créative, ces nouvelles sont une découverte. Et un vrai bonheur. » *Afrique Asie*

« Tous affrontent la vie et l'écriture de la plus pure des façons, avec l'élan de la jeunesse et du cœur, mais aussi avec les yeux de la raison. » *Am Magazine*

« C'est bon, beau et cruel. » Nicolas Michel, *Jeune Afrique*

« Dans un style direct, les plumes africaines les plus prometteuses pointent la misère, la violence et l'espoir démesurés des mégaloïles du continent noir. » *GEO*

« Cette sélection démontre superbement l'originalité et la puissance d'invention de cette toute jeune génération d'écrivains. » *Ouest France*

Chroniques

Traduire, dit-elle

AGNÈS DESARTHE
écrivaine

Prêter l'oreille

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

COMME CERTAINES personnes adeptes des sports extrêmes, j'aime vivre dangereusement : je lis dans les couloirs du métro, les escaliers et, parfois, arrivée à destination, je continue dans la rue. Place Johann-Strauss, je tenais mon livre ouvert, accordant toute ma confiance à mes pieds qui devaient retrouver seuls le chemin du paddock. Mon esprit n'avait que faire des trois marches à descendre, du socle de la statue à contourner, des feuilles roussies et détrempées qui tissaient un tapis glissant sur l'asphalte. Mon esprit avait été capturé, il ne m'appartenait plus. Arrivée face à ma porte cochère, je me mis à pleurer. Rien à voir avec une attaque fulgurante de désespoir domestique. Je pleurais à cause de ce que je venais de lire. La fin d'une nouvelle. D'une nouvelle qui n'était même pas triste. Et pleurer, comme ça, dans la rue, non pour une tragédie, mais à cause de la beauté, était un luxe, une pluie d'été.

J'entends souvent dire des nouvelles qu'elles sont d'une lecture malaisée : à peine y est-on entré qu'on doit en ressortir ; elles ne tolèrent pas l'imperfection ; les recueils manquent souvent d'unité. Une excuse de plus, pensé-je, pour ne pas en lire. Celles que j'avais entre les mains ce jour-là étaient disparates par leur thématique, leur ton et, pour couronner le tout, elles avaient des

auteurs différents.

Snapshots. Nouvelles voix du Caine Prize regroupe les textes de six écrivains sélectionnés pour « le plus important prix de littérature africaine contemporaine » (selon l'*International Herald Tribune*) et c'est une merveille de livre. Les voix qui s'élèvent d'entre ces pages sont vigoureuses et confiantes. Elles ignorent encore la lourde tâche fossilisante du roman. Sika Fakambi, qui nous avait déjà éblouis par son travail sur l'auteur ghanéen Nii Ayikwai Parkes, les a traduites.

Comme un grand comédien

Ce qui frappe chez Fakambi, c'est son agilité, sa souplesse. On l'imagine aussi juste dans le gosier d'une héroïne d'Henry James que dans la bouche d'un garçon des rues vivant sur une décharge. Un grand traducteur, c'est un peu comme un grand acteur : il reste lui-même et, pourtant, il peut tout jouer ; c'est lui que l'on veut admirer, mais on l'oublie au profit de ce qu'il incarne. Paradoxe d'une présence si puissante qu'elle s'asservit volontiers. Aucune caricature chez Sika Fakambi, aucune transposition tirée par les cheveux – danger qui guette tout traducteur de patois, qu'il soit régional ou argotique. La performance est d'autant plus remarquable que le français, on le sait, est rétif à toute altération. Les niveaux de langue y sont plus réduits en nombre et plus étanches qu'ailleurs. Le ridicule et l'artificialité menacent. En particulier dans ce recueil, où le ton change à

chaque histoire. La force de la traductrice réside dans le fait qu'elle refuse le putsch linguistique. Sika Fakambi prête l'oreille.

Ces nouvelles sont, pour certaines, déchirantes. Il s'y reflète une brutalité singulière : corps malmenés, vies confisquées, absence de perspectives. Pourtant, grâce à la vigueur des voix, réunies en chorale sous la baguette d'une traductrice libre et habitée par la joie de transcrire et d'écrire, l'exaltation l'emporte sur le chagrin. ■

SNAPSHOTS.

NOUVELLES VOIX DU CAINE PRIZE, *NoViolet Bulawayo (Zimbabwe), Constance Myburgh (Afrique du Sud), Olufemi Terry (Sierra Leone), Rotimi Babatunde, Tope Folarin et Chinelo Okparanta (Nigeria), traduit de l'anglais par Sika Fakambi, Zulma, 224 p., 18 €.*

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique.

La firme africaine

Six jeunes lauréats du Caine Prize réunis dans un recueil de nouvelles



Au Zimbabwe, pays de NoViolet Bulawayo, en 2008. ROBIN HAMMOND THE NEW YORK TIMES REA

**NOVIOLET BULAWAYO,
OLUFEMI TERRY, ROTIMI
BABATUNDE...**

**Snapshots. Nouvelles voix
du Caine Prize**

Zulma 228 pp., 18 €.

Cest un recueil à mettre entre les mains de tous les amoureux des lettres africaines. Six nouvelles triées sur le volet. Sorte de photo de groupe des jeunes écrivains qu'il faudra surveiller dans les prochaines années. Ils s'appellent NoViolet Bulawayo, Olufemi Terry, Rotimi Babatunde, Chinelo Okparanta, Tope Folarin et Constance Myburgh. Certains sont nés au pays, d'autres dans la diaspora. Ils ont tous en commun d'avoir été sélectionnés ou primés par le Caine Prize.

Un prix littéraire hors-norme qui, en seulement quinze ans d'existence, s'est fait une solide réputation outre-Manche. Au point que certains commentateurs anglais le surnomment «le Booker africain», en référence à l'équivalent *british* du Goncourt. Pourtant le Caine Prize ne récompense pas un roman. Mais la meilleure nouvelle publiée en anglais par un auteur africain.

Patronage. Alors certes. On peut toujours discuter la pertinence de la catégorie «africaine» : que recouvre-t-elle ? Ne perpétue-t-elle pas la tradition occidentale d'une vi-

sion fantasmée du continent noir ? A quel point cela détermine-t-il la teneur des récits qui entrent ou non dans son champ ? Querelles (fécondes) mises à part, force est de constater que le Caine Prize réussit un pari audacieux. Celui de privilégier la découverte de nouveaux talents, avant même l'écriture de leur premier roman. Et de favoriser leur émergence en les faisant bénéficier du patronage d'écrivains plus expérimentés, voire nobélisés, tels que Wole Soyinka et J.M. Coetzee.

Mission accomplie. La preuve par NoViolet Bulawayo, écrivaine zimbabwéenne de 33 ans dont on découvre ici la toute première nouvelle, «Snapshots», publiée en 2009. L'histoire retrace la vie d'une petite fille dans les quartiers pauvres de Harare. Au matin de son existence, la gamine n'a pas de nom. C'est une enfant comme une autre, qui transforme les capotes en ballons de baudruche, court en «*pata-patas jaunes*» faire les courses pour sa mère, et écoute son père jurer contre ce «*teint de teint de gouvènement*» où se dessine l'ombre de Robert Mugabe. Par un concours de circonstances, elle se retrouve à la rue. Un homme la prend sous son aile. Il l'appelle Sunrise. Fait d'elle une femme. La renomme Sunset. Crépuscule précoce pour une fillette de 14 ans, que la nuit cueille trop tôt, dans son lit auréolé d'une

«*tache soleil couchant pas plus lourde que la fumée d'une cigarette*». «Snapshots» prend le lecteur par le col, l'entraîne dans un tourbillon rageur d'événements à la fois accablants et poétiques. Les frontières tombent entre lui et le personnage, unis dans un «tu» englobant.

Néophytes. Depuis, NoViolet Bulawayo a publié son premier roman, *Il nous faut de nouveaux noms* (Gallimard). Le premier chapitre du livre, «On débarque à Budapest», fut un temps une nouvelle, celle qui lui valut le Caine Prize en 2011. Elle n'est pas reproduite dans ce recueil pour des questions de droits entre les maisons d'édition.

Il n'empêche, pour ceux qui auraient déjà lu *Il nous faut de nouveaux noms*, «Snapshots» est l'occasion de découvrir l'acte de naissance littéraire de NoViolet Bulawayo, de tracer un arc entre les deux récits. Quant aux néophytes, c'est pour eux la porte d'entrée naturelle dans l'univers de cette jeune écrivaine prometteuse. Goûtez un peu. Et si cela vous plaît, passez au plat de résistance. Dans les *Nouvelles voix* assemblées par Zulma, on apprécie aussi le Sierra-Léonais Olufemi Terry, primé en 2010 avec «Jours de baston». Un mélange ahurissant d'heroic fantasy et de réalisme glauque dans une décharge à ciel ouvert.

ÉMILE RABATÉ



DES NOUVELLES. « Snapshots. Nouvelles voix du Caine Prize ». C'est un recueil de nouvelles d'auteurs africains qui ont tous été salués par le Caine Prize, l'équivalent du Booker Prize. On est instantanément transporté dans un autre monde et saisi par la beauté de ces écritures et des histoires.

✓ Ed. Zulma, 224 p , 18 € Traduit de l'anglais
par Sika Fakambi



Afrique anglophone : une pépinière de talents



Connaissez-vous le Caine Prize ? Ce prix littéraire émanant du Booker Prize, du nom du mécène anglais sir Michael Harris Caine, récompense depuis quinze ans une nouvelle signée d'un écrivain anglophone en herbe, originaire du continent africain. Les éditions **Zulma** ont eu l'excellente idée de traduire les textes des derniers auteurs primés. Dans la thématique du livre de Chimamanda Ngozi Adichie, on découvre, sous le titre « America », une frappante nouvelle de sa compatriote Chinelo Okparanta sur les rapports entre l'Amérique et le Nigeria vus sous l'angle de la passion amoureuse qui unit deux femmes. De quoi donner envie de suivre cette écrivaine née

Remarquée. Chinelo Okparanta a déjà reçu de nombreux prix. Ses nouvelles sont parues dans « Granta » et « The New Yorker »

en 1981 à Port Harcourt, et ça tombe bien : les éditions Zoé viennent de publier son premier recueil de nouvelles, « Le bonheur, comme l'eau ». Le Caine Prize avait aussi couronné la Zimbabwéenne NoViolet Bulawayo, déjà présente dans l'anthologie Hoebeke (« L'Afrique qui vient »).

« Il nous faut de nouveaux noms », titre de la nouvelle sélectionnée, est devenu depuis un formidable roman traduit chez Gallimard, à lire absolument. On pourrait citer toute cette pépinière de talents, si bien servis par la traductrice, primée deux fois cette année pour sa belle traduction de « Notre quelque part », de Nii Ayikwei Parkes (Zulma, aussi) ■ **Y. M. L. M.**

« Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize », traduit de l'anglais par Sika Fakambi (Zulma, 224 p., 18 €)

« Le bonheur, comme l'eau », de Chinelo Okparanta, traduit de l'anglais par Mathilde Fontanet (Zoé, 240 p., 20 €)



NOUVELLES VOIX AFRICAINES

Snapshots - Nouvelles voix du Caine Prize : une poignée de nouvelles pour montrer l'Afrique en ses œuvres (vives).

PAR ÉLISE LÉPINE

Lancé en 1999, le Caine Prize – dont les présidents d'honneur sont les prix Nobel de littérature Wole Soyinka et J.M. Coetzee –, frère du prestigieux Booker Prize, est décerné chaque année à un écrivain africain pour une nouvelle publiée en langue anglaise. *Snapshots* rassemble six de ces nouvelles. Voici l'Afrique d'une toute petite fille, racontant dans un souffle candide et déchirant l'injustice sociale, les pertes tragiques, les rencontres providentielles, les hasards terribles (NoViolet Bulawayo, « Snapshots »). L'Afrique mondialisante d'un enquêteur cinglé, partant sur les traces d'une jambe coupée avec le panache d'un Eastwood, période *Créance de sang* ; héros absurde d'un pays en proie au délire, décrit dans un rythme parfait. Jugez plutôt : « *Quel tableau. Quel tableau navrant. Quel tableau navrant comme l'enfer.* » (Constance Myburgh, « Hunter Emmanuel »). L'Afrique tragi-comique des prêcheurs de miracles, étrillée par le génial pince-sans-rire Tope Folarin (« Miracle »). L'Afrique traditionnelle, l'Afrique imparfaite, mais l'Afrique mère que l'on se déchire à laisser derrière soi, même – ou surtout – quand on est nigériane, intellectuelle et homosexuelle (« America », Chinelo Okparanta). L'Afrique injectée de sang des enfants drogués à la colle et ivres de combats de rue (« Jours de baston », Olufemi Terry). L'Afrique invraisemblable, libre, fantaisiste, l'Afrique magistrale, absurde et triomphale d'un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, Bombay, s'autoproclamant à son retour du front, entre autres, président de sa propre République, Seigneur de toute la flore et la faune, patriarche des États-Unis d'Afrique, et père de l'Internet (Rotimi Babatunde, « La République de Bombay »). Ces six « nouvelles voix » sont autant de chocs, émotionnels, esthétiques, littéraires. Six remarquables leçons d'« histoires ».





Les anglophones donnent de la voix

C'est une petite pépite que font paraître, en ce mois d'octobre, les Éditions Zulma : *Snapshots*, recueil de nouvelles de six jeunes auteurs africains ou d'origine africaine de langue anglaise, une fois encore admirablement traduit par Sika Fakambi (voir article). Les membres de cette jeune garde littéraire sont tous lauréats ou finalistes du Caine Prize, créé par feu Sir Michael Caine, président du groupe Booker PLC, et par le comité d'organisation du prestigieux Booker Prize. Depuis quinze ans, ce prix récompense les écrivains en herbe d'Afrique anglophone. Et le niveau à de qui tenir : pas moins de trois des quatre prix Nobel de littérature africaine⁽¹⁾ en sont (ou ont été) les présidents d'honneur : Wole Soyinka, J. M. Coetzee et Nadine Gordimer (décédée en juillet 2014). Sans compter l'écrivain africain le plus lu de son vivant, le Nigérian Chinua Achebe (mort en mars 2013), auteur du cultissime *Le Monde s'effondre*.

C'est peu dire qu'on attendait avec beaucoup de curiosité, sinon de fébrilité, de lire les primés. Et l'on n'est pas déçu : NoViolet Bulawayo (Zimbabwe), Constance Myburgh (Afrique du Sud), Olufemi Terry (Sierra Leone), Rotimi Babatunde, Tope Folarin et Chinelo Okparanta (Nigeria) ont tous une écriture et un univers singuliers, mais tous ont l'énergie propre à un continent entré dans le XXI^e siècle en pleine effervescence. Ce n'est pas le moindre des dénominateurs communs : la mégapole postcoloniale, sa misère, ses espoirs, ses excès imprègnent les imaginaires. Sur un continent où les moins de 30 ans sont ultra majoritaires, le temps n'est plus à l'exaltation puis à la déception des indépendances, ou encore à la vie du village, comme cela fut le cas pour leurs aînés.

Non que ces données soient absentes du recueil. En particulier dans *La République de Bombay*, le récit de Babatunde. À travers un villageois africain qui découvre tout un « univers des possibles » en combattant en Asie durant la Seconde Guerre mondiale, l'auteur pourfend avec une subtile ironie tant les élocubrantales croyances sur les Noirs dans le reste du monde que la folie des grandeurs d'Africains devenus maître chez eux. Mais les héros, ou plutôt anti-héros, des autres nouvelles mettent tant de force à survivre individuellement, dans une Afrique contemporaine terrible à bien des égards, qu'il ne leur en reste plus pour la lutte collective et les grandes espérances.

Ce n'est pas non plus un hasard : tous les récits (sauf, encore une fois, celui de Babatunde) sont écrits au présent, un temps qui colle aux urgences de protagonistes emmenant d'emblée le spectateur dans leur monde. Celui de l'adolescente vivant comme un rêve l'intérêt du riche qui en fait sa chose aimée (Bulawayo) ; du policier qui en a trop vu (Myburgh) ; des amoureuses du même sexe qui préfèrent l'exil (Okparanta) ; des crédules qui se réfugient auprès des nouvelles Églises ; des enfants des rues qui ont la rage (Terry, notre préféré).

Construites tout en finesse et tout en rythme, usant du langage parlé sans artifice, dans une forme libre et créative qu'on n'a peu l'habitude de lire sous la plume d'auteurs francophones, ces nouvelles sont une découverte. Et un vrai bonheur. ■

C. M.



⁽¹⁾ Wole Soyinka (Nigeria), 1986 ; Naguib Mahfouz (Égypte), 1988 ; Nadine Gordimer (Afrique du Sud), 1991 ; J. M. Coetzee (Afrique du Sud), 2003.

■ *Snapshots - Nouvelles voix du Caine Prize*, Éd. Zulma, 224 p., 18 euros.



LE MIX CULTURE

AVEC JEAN MARIE CHAZEAU, JEAN-MICHEL DENIS,
OLIVIA MARSAUD ET ALDO MAURICE

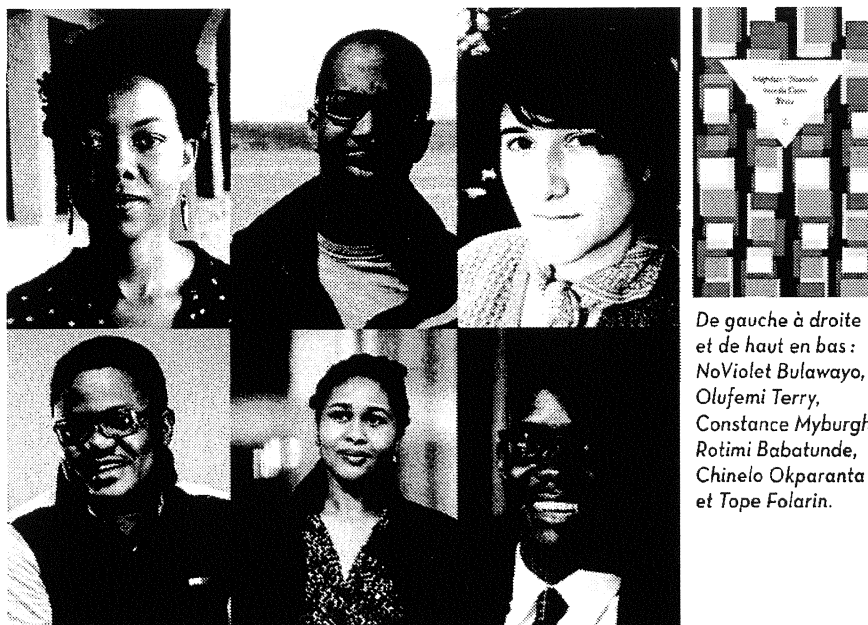
■ NOUVELLES

LA RÉALITÉ EN FACE

Six auteurs remarquables par le jury du plus grand prix littéraire africain anglophone sont traduits dans ce recueil décapant.

DEPUIS QUINZE ANS, le Caine Prize – dont les présidents d'honneur sont le Nigérian Wole Soyinka et le Sud-Africain J.M. Coetzee (tous deux Prix Nobel de littérature) – récompense chaque année la meilleure nouvelle en langue anglaise écrite par un écrivain africain. Ce recueil, qui est une compilation d'œuvres récentes saluées par le jury et publiées pour la première fois en français, s'ouvre avec le texte de la Zimbabwéenne NoViolet Bulawayo, lauréate du prix en 2011. Sa nouvelle, *Snapshots*, qui donne son titre à l'ouvrage, est cinématographique, cruelle car terriblement réaliste. Au-delà de la variété des écritures des six auteurs choisis, c'est certainement le rapport implacable à la réalité qui caractérise ce livre. Constance Myburgh (Afrique du Sud) et son vrai-faux polar, Chinelo Okparanta (Nigeria) et son histoire d'amour lesbien entre le Nigeria et les États-Unis, Tope Folarin (Nigeria) et son « miracle » religieux au cœur d'une église pentecôtiste, Olufemi Terry (Sierra Leone) et le combat sans merci des enfants de la décharge, Rotimi Babatunde (Nigeria) et son ancien combattant idéaliste... Tous affrontent la vie et l'écriture de la plus pure des façons, avec l'élan de la jeunesse et du cœur, mais aussi avec les yeux de la raison. □ OM

**SNAPSHOTS -
NOUVELLES
VOIX
DU CAINE PRIZE,**
Zulma 224 pages,
18 euros



De gauche à droite
et de haut en bas :
NoViolet Bulawayo,
Olufemi Terry,
Constance Myburgh,
Rotimi Babatunde,
Chinelo Okparanta
et Tope Folarin.



RECUEIL

Cruelles nouvelles d’Afrique

LE CAINE PRIZE for African Writing est remis chaque année à un écrivain africain anglophone. Il permet sans conteste la révélation de nouveaux talents. Une assertion désormais facile à vérifier : en publiant *Snapshots, nouvelles voix du Caine Prize*, les éditions **Zulma** donnent à entendre

les « petites musiques » propres à six jeunes auteurs : NoViolet Bulawayo (Zimbabwe), Constance Myburgh (Afrique du Sud), Chinelo Okparanta (Nigeria), Tope Folarin (USA, Nigeria), Olufemi Terry (Sierra Leone) et Rotimi Babatunde (Nigeria). C’est bon, beau et cruel. ●

NICOLAS MICHEL

Snapshots, nouvelles voix du Caine Prize, Zulma, 224 pages, 18 euros





NOUVELLES

KO africain



Jeune fille
obligée de
se trouver
un riche
protecteur
dans un
Zimbabwe

en proie à une inflation
galopante, trafic d'organes
en Afrique du Sud,
immigrés nigériens en
quête du rêve américain...
Dans un style direct, les
plumes africaines les plus
prometteuses pointent
la misère, la violence
et l'espoir démesurés
des mégalofoles
du continent noir.

«Snapshots, nouvelles voix du Caine
Prize», ed **Zulma**, 18 €



NOUVELLES

Six voix d'Afrique anglophone

Snapshots,
Nouvelles Voix
du Caine Prize,

Zulma

224 pages

18 €



Cette sélection de six longues nouvelles, saluées par le Caine Prize pour la littérature anglophone d'Afrique, démontre superbement l'originalité et la puissance d'invention de cette toute jeune génération d'écrivains. À commencer par NoViolet Bulawayo, qui nous bouscule sans retenue avec son saisissant *Snapshots*, ou tout du long, l'auteur interpelle son héroïne. Une petite fille au départ d'une vie déshéritée, en Afrique du Sud. Son histoire

lamentable devient pour nous emblématique du désastre humanitaire au Zimbabwe comme dans tout le Tiers-Monde.

Tous ces auteurs ont en partage des thématiques les plus actuelles, dans des zones d'urbanisation éruptives où règnent violence, misère et corruption, mais aussi les plus folles espérances. Trempee dans les réalités mutantes des grandes cités, cette langue anglaise postcoloniale devient un extraordinaire espace de métamorphose des imaginaires et des sensibilités. On notera la remarquable performance de la traductrice Sika Fakambi qui a su mettre tout son talent, et un véritable génie de la transposition du ton et du rythme, dans ces six traductions.

Le Journal du médecin

La référence pour les médecins généralistes et spécialistes

www.lejournaldumedecin.com

HERDOMADAIRE RESERVE AU CORPS MEDICAL ■ 34E ANNEE N° 2382 ■ VENDREDI 31 OCTOBRE 2014 ■ € 3 ■ P39950 ■ ACTUAMEDICA ■ RUE DE LA FUSÉE 50, BTE 14 ■ 1130 BRUXELLES

Le tire-moonde

Les éditions Zulma ont eu l'excellente idée de publier *Snapshots, Nouvelles voix du Caine Prize*, un recueil de nouvelles qui ont pour point commun d'avoir été saluées par le Caine Prize, l'équivalent du Booker Prize pour la littérature anglophone d'Afrique. Ce beau volume à la couverture aux motifs de batik donne ainsi à entendre six voix venues d'Afrique du Sud, du Zimbabwe, du Sierra Leone et du Nigeria. Tous ces récits vous saisissent, vous émeuvent, vous prennent à la gorge.

Le premier texte du recueil, qui lui donne son titre, *Snapshots*, de la Zimbabweenne Noviolet Bulawayo, commence comme un questionnaire sur les ravages de l'inflation au Zimbabwe, sur la corruption et la misère qui frappent l'Afrique. « Tu l'écoutes et tu te demandes, c'est quoi au juste le pouvoaar ? Ce serait pas avec ça qu'on frappe les gens ? Et c'est quoi le tire-moonde ? Ça existe quelque part, le pousse-moonde ? » Au fil de ces mots mis bout à bout pour former non pas des phrases mais le long serpent d'un

monologue-vie, c'est un destin de femme qui se déploie, celui de la mère de la narratrice, chassée de chez elle à la mort de son mari par ses frères et ses cousins, puis celui de la narratrice, cinq ans au début, quatorze ans et trois quarts à la fin. « Pour de vrai en fait ça commence par Givemore qui te demande d'enlever tous tes habits et ça se termine par toi couchée sur le dos, une atroce, atroce douleur entre les jambes. »

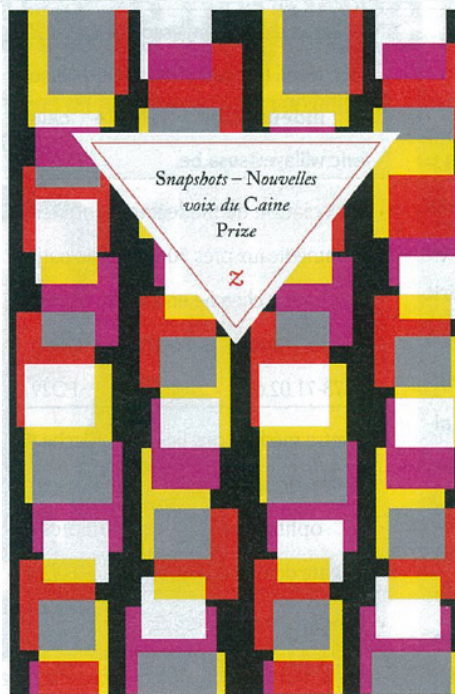
S'il est abondamment question de pauvreté, de violence, de guerre et d'exil

est à la fois un livre engagé politiquement et un livre dégagé de tout programme politique, qui nous parle, simplement, de la difficulté de vivre.

Un bon recueil de nouvelles se distingue par son unité. Il faut un ton, une tonalité, des motifs communs pour que le lecteur se sente aller quelque part. Ce qui nous emmène ici, c'est la maîtrise de la traductrice, Sika Fakambi, qui parvient à donner à chaque texte son chant solaire et rugueux et à nous faire entendre une Afrique authentique, sans artifice, sans exotisme de pacotille. Le rythme, la musicalité, les emprunts aux langues locales, tout résonne avec un naturel qui impose des voix d'Afrique, les voix d'Afrique, et nous touche au plus près. Sika Fakambi a été remarquée l'année dernière à la parution de sa première traduction, *Notre quelque part*, de l'auteur

ghanéen Nii Ayikwei Parkes, également chez Zulma, qui lui a valu un excellent accueil critique et deux prix de traduction, le prix Baudelaire et le prix Laure Bataillon. Au-delà d'un travail en faveur d'une meilleure diffusion des auteurs africains anglophones dans l'espace francophone, nous assistons à l'éclosion d'une œuvre.

Emmanuèle Sandron



dans ce recueil, « America », de la Nigériane Chinelo Okparanta, surprend par son intérêt pour l'écologie et l'homosexualité féminine, dite sur un ton assuré et avec une évidence tranquille d'une grande efficacité. S'agit-il de dénoncer le sort réservé aux homosexuels au Nigeria, ou de parler de la difficulté de prendre son destin en main et de mener sa vie comme on l'entend ? Les deux, bien sûr, car *Snapshots*

La Nouvelle Tribune *info*

Sika Fakambi la traductrice qui honore le Bénin

👤 Agnès Adjaho 📅 9 novembre 2014 👁 Vues: 2118 🗨 réaction(s) : 5



Les nuages qui s'amoncellent dans le ciel ne font que masquer la constellation des milliards d'étoiles qui y scintillent. Si nuage il y a, milliards d'étoiles il y a pour qui sait voir et espérer. Ainsi va la vie, la seule qui mérite nos paris renouvelés chaque jour car chaque vent dissipent les nuages, les étoiles quant à elles, scintilleront jusqu'à la fin des temps.

Si chaque vie est une étoile visible, la plupart est «invisible pour les yeux». Sika Fakambi est de celles qui scintillent dans le ciel du village planétaire, que les nuages de morosité et de pessimisme, de médiocrité et de désenchantement qui s'amoncellent sur notre ciel, empêchent de voir. En dépit de ces grisailles, des talents éclosent dans le Bénin littéraire. Si une vraie place est dégagée à ces étoiles, qu'elles sont de temps en temps poussées loin et données à voir, elles contribueront sans forcément faire de miracle, à dissiper bien des nuages et donneront à humer un air d'espérance autre que ce refrain de désespérance à longueur de temps claironné à la jeunesse comme horizon. Le Bénin n'est pas un petit pays.

Née en 1976 à Cotonou de père Béninois et de mère Française, Sika Fakambi a passé son enfance entre Ouidah et Cotonou, grandi entre deux cultures et différentes langues. Arrivée en France à 17 ans, elle a vécu à Paris, Dublin, Sydney, Toronto et Montréal. Elle vit aujourd'hui en France. Traductrice littéraire, elle compte à son actif * :

-*Notre quelque part*, Nii Ayikwei Parkes, traduit de l'anglais (Ghana), éditions Zulma, février 2014.

-*Snapshots*, Nouvelles voix du Caine Prize, Nouvelles traduites de l'anglais, (Zimbabwe, Afrique du Sud, Sierra Leone, Nigeria) éditions Zulma, octobre 2014.

-*Amarjit a la whisky amer*, Kirpal Singh, in Miniatures, Singapour, traduit de l'anglais (Singapour), éditions Magellan & Cie, 2013.

-*Carnet Bartleby*, Andrew Zawacki, traduit de l'anglais (Etats-Unis), éditions de l'Attente, 2012.

-*Georgia*, Andrew Zawacki, traduit de l'anglais (Etats-Unis), éditions de l'Attente, 2009.

-*Pardon*, Gail Jones, traduit de l'anglais (Australie), éditions du Mercure de France, 2008

Le romancier et poète Ghanéen Nii Ayikwei Parkes, né en 1974, partage sa vie entre Accra et Londres. Il a reçu le Prix Mahogany du roman 2014 pour son remarqué roman *Notre quelque part*. Sa traductrice Sika Fakambi a décroché le 18 juin 2014 le Prix Baudelaire de la Traduction décerné par la Société des Gens de Lettres de France.

De plus, et c'est l'évènement, Sika Fakambi, vient d'être auréolée du Prix Laure Bataille de la meilleure œuvre traduite 2014. Ce prix attribué pour moitié à l'auteur et pour moitié à la traductrice, lui sera remis le 18 novembre prochain au Centre National du Livre (CNL) à Paris.

Sika continue d'affûter les armes de son métier, celui de traductrice professionnelle. Son passage comme élève à l'ETL, cette *École de la Traduction Littéraire* créée par le CNL à Paris pour former à « L'artisanat de la traduction littéraire » en est la preuve. Elle poursuit son chemin sans oublier d'où elle vient. Dans une interview publiée le 03 juillet 2014 dans ActuaLitté, les Univers du Livre, à la question: *Quand avez-vous décidé de vous consacrer à la traduction ?* Elle répond :

« En fait, si je remonte dans ma mémoire, mes toutes premières traductions auront été les lettres que ma grand-mère paternelle, qui habitait avec nous à Ouidah et parlait la langue mina, me dictait parfois à l'intention de mon grand-père maternel français, qui résidait en région parisienne. De courtes missives pour donner des nouvelles de la famille. Ensuite, mes études en France et mes séjours à l'étranger m'ont assez naturellement orientée vers la littérature et la traduction, avec toujours en filigrane la question de cet « entre-deux ». Je crois que cette quête du troisième lieu m'a conduite à rechercher sans cesse un « ailleurs » où j'avais l'impression de me sentir pleinement moi et chez moi... et qui est devenu la traduction. »

Sika Fakambi a mille raisons de ne pas oublier d'où elle vient.

*source: CNL

Roman traduit de l'anglais (Ghana) par Sika Fakambi

PRIX MAHOGANY 2014

PRIX BAUDELAIRE DE LA TRADUCTION 2014

PRIX LAURE BATAILLON DE LA TRADUCTION 2014

C'est Yao Poku, vieux chasseur à l'ironie décapante et grand amateur de vin de palme, qui nous parle. Un jour récent, une jeune femme rien moins que discrète, de passage au village, aperçoit un magnifique oiseau à tête bleue et le poursuit jusque dans la case d'un certain Kofi Atta. Ce qu'elle y découvre entraîne l'arrivée tonitruante de la police criminelle d'Accra, et bientôt celle de Kayo Odamtten, jeune médecin légiste tout juste rentré d'Angleterre. Renouant avec ses racines, ce *quelque part* longtemps refoulé, Kayo se met peu à peu à l'écoute de Yao Poku et de ses légendes étrangement éclairantes...

Porté à merveille par une traduction qui mêle français classique et langue populaire d'Afrique de l'Ouest, ce roman époustouflant nous laisse pantelants, heureux de la traversée d'un monde si singulier.

Agnès Avognon Adjaho

*Ancienne directrice de la Librairie Notre Dame
Cotonou*



Les « nouvelles voix du Caine Prize » : six écrivains anglophones d'Afrique, Noviolet Bulawayo, Constance Myburgh, Chinelo Okparanta, Tope Folarin, Olufemi Terry et Rotimi Babatunde. Les éditions Zulma ont choisi de publier six récits écrits par quelques-uns des récipiendaires du Caine Prize, prestigieux prix de littérature africaine contemporaine.

Quoique très différents, ces univers et ces styles se retrouvent pourtant autour de thématiques communes, dont celle du déracinement. À lire les nouvelles dans la continuité, en effet, on s'aperçoit qu'elles tracent une sorte de boucle, qui nous conduit de la campagne à la ville, de la ville à l'étranger, de l'étranger à l'exil intérieur et au pays natal. Le déracinement revêt à chaque fois une coloration particulière et s'ancre dans un déficit de reconnaissance sociale : pauvreté, violence, hétérodoxie, émigration...

Du reste, on peut même se demander si l'enracinement est possible. L'univers dans lequel évoluent les personnages – fillette issue d'une famille pauvre qui se fait entretenir par un riche vieillard, étudiante désireuse de rejoindre une université américaine, gamin des rues – semble pris dans un mouvement constant qui interdit de s'arrêter, de s'installer. Le meilleur exemple en est peut-être cette femme que la mort de son mari oblige à quitter la maison dans laquelle elle a œuvré des décennies durant en abandonnant ses enfants à la famille paternelle. Tout peut toujours être remis en question.

Dès lors, le fantasme a la part belle. Pour survivre, il faut rêver, essayer de construire autre chose, fût-ce un royaume imaginaire, comme celui du Sergent de Couleur Bombay. Et quand on ne peut plus rêver, il reste les vapeurs de colle, qui permettent, un temps au moins, d'échapper à une réalité trop sordide. Pourtant, ce n'est pas une littérature de l'échec, de la défaite ou du désespoir. Ces textes, tous autant qu'ils sont, recèlent une énergie et une vitalité remarquables. Et il y a presque toujours un acte au moins qui, au plus profond de la misère ou de la détresse, apparaît comme un geste salutaire : une étreinte passionnée au seuil de la mort, un meurtre qui est aussi un acte d'émancipation, un refus de l'hypocrisie sociale, une juste compréhension du miracle... Toujours le texte s'ouvre sur un ailleurs qui, pour fugitif qu'il soit, n'en constitue pas moins une lueur d'espoir.

La traduction restitue avec brio la diversité des styles et l'énergie de ces écritures qui puisent à la fois aux traditions écrites et orales.

8 octobre 2014
Mickaël Kobler

Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize

8 octobre 2014

Par aubordduvent

« Longtemps, la littérature africaine fut reléguée aux marges. L'un des avantages de cela, c'est qu'elle a maintenant fort à faire. Elle a bien des élans, bien des possibles, bien des sagesse, à porter au jour. En temps voulu, elle se manifestera au monde, prodigue de merveilleuses surprises et de cadeaux inattendus. » Ben Okri



Snapshots, ce sont six auteurs et autant de nouvelles sélectionnées ou lauréates du prestigieux Caine Prize, prix littéraire créé en 1999 et décerné chaque année à un écrivain africain anglophone. Considéré comme le plus important prix de littérature africaine contemporaine, la parution de ce recueil aux éditions Zulma est l'opportunité – mais c'est surtout une chance – de pouvoir découvrir Chinelo Okparanta, Constance Myburgh, Rotimi Babatunde, Tope Folarin, NoViolet Bulawayo et Olufemi Terry, qui pour la plupart n'avaient pas encore été traduits en français.

Ces auteurs, issus d'Afrique du Sud, du Nigeria, de Sierra Leone, du Zimbabwe abordent des thèmes riches et variés. La jeunesse, dépassée par la violence d'un quotidien misérable, peut être considérée comme le thème central d'un recueil qui évoque aussi la question de l'exil, de l'attachement au pays natal, de l'homosexualité et de l'Histoire coloniale.

A ce titre, l'éclairage porté sur «l'Armée Oubliée» dans laquelle des Africains enrôlés par l'armée coloniale combattent au Japon pendant la seconde guerre mondiale, est essentiel (voir *La République de Bombay*). L'ensemble, loin d'être homogène, remplit son rôle puisqu'il donne le panorama d'un nouveau souffle créateur, décomplexé et ambitieux. Grâce à la désormais incontournable traductrice Sika Fakambi, chaque nouvelle est un monde, une voix, un style parfaitement restitués. Tantôt poétiques tantôt brutes, fluides ou heurtées, ces écritures témoignent de la richesse de cette génération d'écrivains qui, après Gordimer, Coetzee, Achebe, Soyinka, ont encore des choses à dire. Qu'il soit pour le lecteur l'objet d'une introduction à la littérature africaine ou la confirmation pour d'autres de la beauté, de la justesse de ces voix, l'ouvrage fera consensus et marquera peut-être une étape importante dans la plus large diffusion de ces auteurs dans l'espace francophone.



Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize, traduit de l'anglais par Sika Fakambi, éditions Zulma, 2014

CATHERINE SIMON

Quel est le rapport entre un sparadrap « couleur chair », une soirée à la librairie parisienne L'Humeur vagabonde et une canne en bois, baptisée Mormegil, alias « noire-épée, dans la langue de Tolkien » ? La littérature, bien sûr. Plus précisément, une nouvelle vague made in diaspora, incarnée par de jeunes écrivains d'origine africaine, de langue anglaise le plus souvent, et qui vivent (presque) indifféremment, aux deux (ou trois) extrémités de la planète.

Née au Nigeria, Chimamanda Ngozi Adichie, 37 ans, partage son temps entre Chicago et Lagos ; natif du Ghana, Nii Ayikwei Parkes, 40 ans, navigue entre Londres et Accra ; quant à Olufemi Terry, 42 ans, né en Sierra Leone, il se trouve présentement en Allemagne, après avoir grandi au Nigeria, au Royaume-Uni et en Côte d'Ivoire. Le terme d'« afropolitain » (clin d'œil à leur éclectisme cosmopolite), inventé en 2005 par la romancière Taiye Selasi, leur va bien. Eux-mêmes s'en contrefichent. Comme on dirait ici, qu'importe le flacon...

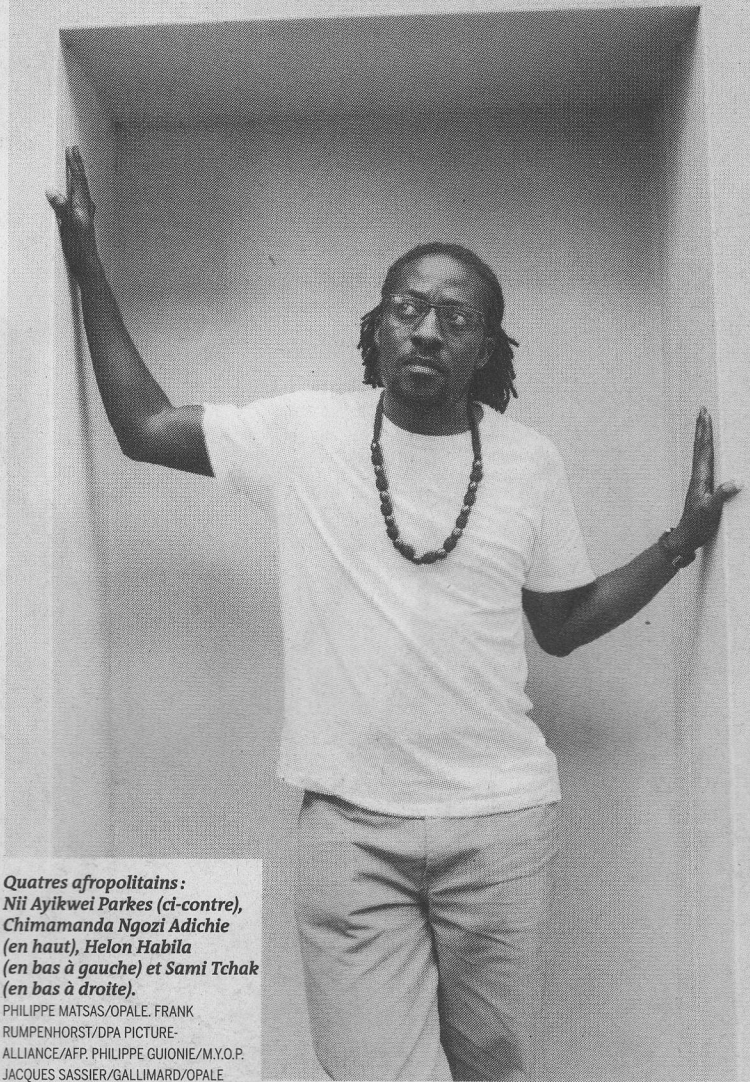
Dans son nouveau roman, le formidable *Americanah*, à paraître début 2015 chez Gallimard, Chimamanda Ngozi Adichie met en scène une jeune émigrée nigériane de Philadelphie, Ifemelu, qui, entre autres activités, tient un blog. Elle y parle, en long, en large, et jamais de travers, de la race et du racisme. Ainsi, un jour, propose-t-elle à ses lecteurs de faire un test (« Si vous répondez non à la plupart des questions, félicitations, vous bénéficiez du privilège des Blancs », prévient-elle). L'héroïne d'*Americanah* imagine donc une douzaine de colles. Cela va de : « Quand vous allumez une chaîne de télévision nationale (...), vous attendez-vous à voir surtout des gens d'une autre race ? », jusqu'à : « Quand vous mettez des sous-vêtements couleur chair ou utilisez des pansements couleur chair, savez-vous à l'avance qu'ils ne seront pas assortis à la couleur de votre peau ? » Humour caustique, sens aigu du détail, la grande Chimamanda Ngozi Adichie balaie, de son regard au scalpel, son Lagos natal et l'Amérique d'Obama. Elle utilise « une langue mondiale », se félicite la Zimbabwéenne Lucy Mushita, installée à Nancy, elle-même auteure du beau roman *Chinongwa* (Actes Sud, 2012).

Langue « mondiale » ne veut pas dire standardisée. La preuve par Nii Ayikwei Parkes et le tandem déroutant que finissent par former le jeune Kayo, médecin légiste, et le vieux Yao Poku, chasseur à l'ancienne, héros de *Notre quelque part*, premier roman de l'écrivain ghanéen. Excellen-

Chimamanda Ngozi Adichie, 37 ans, partage son temps entre Chicago et Lagos ; natif du Ghana, Nii Ayikwei Parkes, 40 ans, navigue entre Londres et Accra...

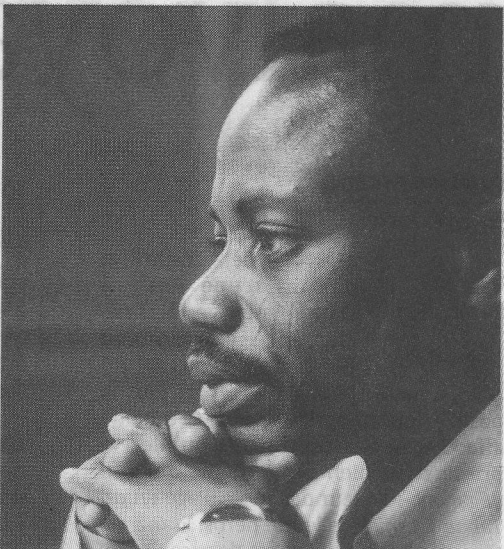
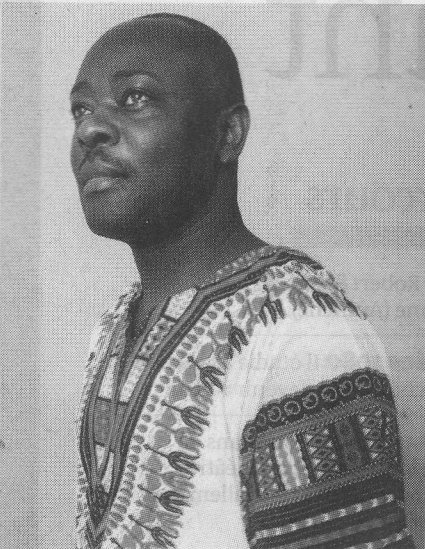
ment traduit par Sika Fakambi, le texte devient un mélange de français classique et de langue nouchi, un « français populaire forgé à Abidjan », explique la traductrice. De père béninois et de mère française, cette Nantaise d'adoption n'a pas ménagé sa peine pour convaincre les éditeurs de traduire *Notre quelque part*. La patronne des éditions Zulma, Laure Leroy, s'est finalement laissé séduire. Par Nii Ayikwei Parkes, mais aussi par la génération des afropolitains de langue anglaise.

L'éditrice de la rue du Dragon, dont le catalogue ne se caractéri-



Quatres afropolitains : Nii Ayikwei Parkes (ci-contre), Chimamanda Ngozi Adichie (en haut), Helon Habila (en bas à gauche) et Sami Tchak (en bas à droite).

PHILIPPE MATSAS/OPALE. FRANK RUMPENHORST/DPA PICTURE. ALLIANCE/AFP. PHILIPPE GUIONIE/M.Y.Q.P. JACQUES SASSIER/GALLIMARD/OPALE



Irrésistibles afropolitains

Ce sont les nouveaux prodiges de la littérature anglophone. Ils viennent d'Afrique, bousculent la langue et rencontrent le succès dans le monde entier. Mais quel est leur secret ?

Il ne sait pas, jusque-là, par un fort tropisme africain, s'est ruée sur « tous les travaux des ateliers du [prestigieux et anglophone] Caine Prize ». Sorti à l'automne, *Snapshots*, titre d'un recueil de nouvelles (saluées par le Caine Prize), donne à voir comment la « langue anglaise postcoloniale, trempée dans les réalités mutantes des grandes cités » devient un « espace de métamorphose des imaginaires et des sensibilités », dit-il Zulma. Même enthousiasme à Nantes, où le festival Impressions d'Europe a reçu, pour la première fois, des auteurs africains anglophones, parmi lesquels le Nigérien Helon Habila. A Paris, Océane Naud, employée de L'Humeur vagabonde, a aussi été séduite. « Ces livres nous font découvrir des pays d'Afrique quasiment inconnus en France », avance-t-elle. Lors des séances de lectures organisées fin novembre à la librairie, ont été mis à l'honneur, entre autres, la Zimbabwéenne No Violet Bulawayo et l'étonnant Sierra-Léonais Olufemi Terry.

La nouvelle de Terry « Jours de baston », avec son héros solitaire, mélange de chevalier et d'enfant des rues défoncé, « sort complètement des clichés qu'on a sur la littérature africaine », souligne Sika Fakambi, également traductrice du recueil. « Par exemple, insiste-t-elle, le mot anglais "bush", qu'on aurait pu rendre par "brousse", j'en ai fait "broussaille" : l'histoire

peut se passer en Autriche aussi bien qu'en Sierra Leone... » Mais cette science de l'universel, qui bouscule les mondes, les fait s'entremêler, est-ce vraiment nouveau ? « Il y a trente ans, si une bibliothèque ou une librairie m'avaient demandé d'inviter des auteurs africains, j'aurais été embarrassé... », s'amuse l'éditeur Bernard Magnier, qui dirige la collection « Lettres africaines » chez Actes Sud. Qui, à l'époque, connaissait Tchicaya U Tam'si ? Mongo Beti ? Sony Labou Tansi ? Ce n'est pas tant la littérature africaine, qui a changé, insiste-t-il, que sa réception en France. »

Les lecteurs – français – se seraient bonifiés avec le temps ? Mais pourquoi faire si bruyamment la fête aux anglophones ? Pourquoi s'ébahir, alors qu'une Leonora Miano ou un Alain Mabanckou, pour ne citer qu'eux, ont montré le chemin d'écritures « libres de tout clan, de toute sur-rendre. Alors que les anglophones parlent au monde entier », étant lus quasi simultanément de l'Inde aux Etats-Unis, de l'Afrique

du Sud à l'Australie ? Chimamanda Ngozi Adichie, pas plus que les éditions Gallimard, ne diront le contraire : *Americanah* s'est déjà vendu à 500 000 exemplaires aux Etats-Unis et va être traduit en 25 langues...

« Ce qu'il y a de spécifique pour les auteurs africains francophones, c'est le fait d'être entièrement dépendants de la France, de Paris, pour leur visibilité. Leurs propres pays ne constituent pas des nations littéraires », observe l'écrivain Sami Tchak. « Nous sommes aussi les "enfants du déclin", enfants d'une époque où la France, notre référence, a cessé d'être la lumière du monde », précise-t-il dans un essai remarquable, *La Couleur de l'écrivain* (La Cheminante, 224 p., 20 €). Chacun « voit le monde à sa fenêtre », relève Véronique Tadjo. Franco-Ivoirienne, l'auteure de *Loin de mon père* (Actes Sud, 2010) vit à Johannesburg. Les écrivains africains francophones ont la « désagréable impression d'avoir encore à demander la permission d'utiliser le français, ironise-t-elle dans le courriel qu'elle nous a adressé. C'est une langue qu'on leur prête et qui appartient fermement à la France, notre mission principale étant de l'enrichir. » Joint au téléphone, l'excellent Janis Otsiemi, auteur d'*African Tabloïd*, confirme à sa façon : « Ma langue, celle de tous les jours, on l'appelle au Gabon du "français coupé-cloué". Quand j'écris, ça vient tout seul. Mais après, je dois rectifier, afin que le texte reste compréhensible pour un lecteur français. Obligé ! »

Rien de tel chez les anglophones, l'anglais n'étant pas (ou plus) la langue de l'ancien colon, mais, comme le souligne le philosophe Achille Mbembe, un « pidgin universel », que d'immenses écrivains ont su transformer, se-

couer, renouveler – à l'image d'une Yvonne Vera ou d'un Ken Saro Wiwa. « Le dynamisme du monde anglophone saute aux yeux. Au Nigeria ou en Afrique du Sud, pays de riches et vieilles traditions littéraires, il existe de vrais Salons du livre, de grandes maisons d'édition, des revues en ligne... », constate Boniface Mongo-Mboussa, collaborateur d'*Africultures*, magazine (francophone) d'actualité culturelle en ligne. « Et puis, chez les anglophones, les femmes sont pléthore ! », ajoute-t-il.

Il suffit de parcourir le beau catalogue des éditions suisses Zoé pour s'en convaincre : de Bessie Head à Henrietta Rose-Ines, en passant par Chinelo Okparanta (à paraître en français, début février), les femmes de lettres ne manquent pas. Comment les appeler ? Afropolitaines ? Afropéennes (si elles vivent en Europe) ? A l'initiative de la revue *Africultures*, un dossier consacré à la construction d'une « nouvelle identité » culturelle, intitulé « Afropea », devrait sortir en 2015. Car les mots et les noms – ou leur absence – ont un sens. Dans *Notre quelque part*, le vieux Yao Poku l'a bien dit : « Sur cette terre, ici, nous devons bien choisir l'histoire que nous allons raconter, parce que l'histoire va nous changer. Ça va changer comment nous allons vivre après. » Le débat ne fait que commencer. ■

Collection Cas de figure

Fin d'un monde ouvrier
Liévin, 1974
Marion Fontaine



40 ans après, autopsie d'une catastrophe

16 € - ISBN 978-2-7132-2458-4

III éditions **EHESS** www.editions.ehess.fr
Diffusion : CDE/SODIS